

Christian Prigent

Nausicaa, le retour

Entretien avec Bénédicte Gorrillot



P.O.L

NAUSICAA, LE RETOUR

Bénédicte Gorrillot : – *Dans l'épisode homérique des phéaciens, l'apparition d'Ulysse nu et masquant sa virilité d'un bout de branchage devant la pure Nausicaa (pas trop effarouchée cependant, grâce à Athéna) faisait ricaner Joyce. Et vous, qu'est-ce qui vous a retenu dans cet épisode ?*

Ch. P. : – Il faut tenir compte du double mouvement « carnavalesque » qui traverse *Commencement* : élévation de l'anecdote au mythe (sublimation) et rabaissement grotesque du mythe (trivialisation). Jamais l'un sans l'autre. La phase de trivialisation grotesque (ou de travestissement burlesque – à la manière de ce que Scarron a fait avec l'*Énéide*) invite à rendre comique la scène de la rencontre Ulysse/Nausicaa. Mais, même dans Homère, ce comique est quasi imminent (la nudité honteuse d'Ulysse, sa barbe pleine de saumure, le paquet d'herbe pour la pudeur et la fuite hystérique, à l'effarouchement surligné, des compagnes de Nausicaa). Ainsi, dans le même esprit, Joyce rhabille-t-il Ulysse en petit-bourgeois désœuvré et un peu érotomane (Bloom) et Nausicaa en rosière boiteuse (Gertie).

B. G. : – *Est-ce justement la censure sexuelle dont est tendue le texte homérique que vous voulu faire exploser ? (ou « l'effet » censure – car le décalage culturel entre le VIII^e siècle avant J.C. et nous nous fait peut-être voir une censure qui n'existait pas à l'époque). Est-ce un plaisir poétique de piétiner l'icône pour sortir des clichés mythologiques et offrir au fonds mythologique symbolique la chance de dire autre chose ? Est-ce pour faire du « mythe moderne », comme par exemple Cocteau ou Barthes en avaient le désir ?*

Ch. P. : – Je ne vois pas vraiment de censure sexuelle dans le texte Homérique. La pudeur d'Ulysse est, disons, « civilisée ». Nausicaa est d'une spontanéité, d'une absence d'hystérie et, elle aussi, d'une civilité magnifiques – non ? Dessous, derrière, il y a la sauvagerie (Ulysse sauvé des eaux et homme des bois) et les terreurs ambiguës qu'elle provoque (chez les servantes). Ni Ulysse ni Nausicaa n'y cèdent. C'est une des raisons de la splendeur de la scène. S'il y a quelque chose à « faire dire » à cette scène, c'est cela (mais elle le dit bien toute seule). Mon travail tente de retenir mine de rien quelque chose de son *aura* : pour mettre un peu de « grandeur » (?) dans ces scènes où mon narrateur (qui est une sorte d'Ulysse minus, enfantin, bucolique et érotomane) découvre les appétissantes fillettes au bain ou urinant dans des mares, rus ou lavoirs.

B. G. : – *Pourquoi le choix, parmi tant de figures mythiques, de Nausicaa ? Joyce en retient pas mal d'autres, et de féminines ! Même s'il y a influence de Joyce, il y va aussi de votre premier rapport personnel à Homère, à l'Odyssee. Nausicaa a-t-elle toujours eu une place à part dans votre lecture d'Homère ?*

Ch. P. : – Pour les raisons que je viens de dire : splendeur de la scène homérique (et de la scène joycienne !) ET capacité de cette scène précise à donner une autre dimension à quelque chose qui court tout au long de *Commencement* (et que Ginette Lavigne a très bien rendu dans son film *La Belle Journée*) : l'eau, les rivières, les étangs, les mares, les « douets » bretons (lavoirs) où les jeunes corps désirables apparaissent comme en lieu baptismal aux yeux du Narrateur. C'est l'une des connotations principales du titre du livre : dans ces amnios, ça *commence* et recommence sans cesse – la vie, le récit, la sexualité, l'écriture. Nausicaa est là pour prendre la main du narrateur et faire naître en lui la parole légendable qui lui donne corps... Mais bien d'autres figures féminines homériques passent, travesties, rhabillées en « moderne », dans *Commencement* : Circé, Calypso, les Sirènes...

B. G. : – *N'est-ce pas aussi que le nom Nausicaa permettait des calembours ? Nausée-caca, no zizi ça, etc. ? Des calembours pouvant inscrire en anagramme, dans le texte, par le vecteur de ce nom marqué de négativité, le trou de langue avec lequel vous ne cessez de vous battre ?*

Ch. P. : – Bien sûr. Nausée. Caca. No. Si. Caoua. (Cahin) Caha. Etc. Il ne doit pas être difficile de suivre le gros fil de ces échos et de ces anagrammes tout au long du texte ! Vous vous rappelez par ailleurs que les diverses variantes proposés par le récit pour le nom *Nausicaa* sont récapitulées en fin de Chapitre XII : Nauséecaa, Oisicracra, Nausipalà, Glosicaa, Nausikawa, etc.

B. G. : – *Oui. Pour le nom Oisicaa, je sèche un peu : oiseau-oisif-if-caca ?*

Ch. P. : – Entendez-y : *oiseau* (le volatile) + *oiseau* (le sexe masculin – l'*uccello* italien) + *Oise* (l'eau gauloise froide, ou *isère* – étymon gaulois : *eis-ara* [glace + eau]), mot venu du poème « Larme » (l'un de ceux de Rimbaud que je préfère) : « Que pouvais-je boire en cette jeune oise ? », etc). Ce mot et son origine figurent dans *Commencement*, p. 74 : « Te voici assise au bord d'une oise, une eau frêle et froide, dans une forêt gauloise ».

B. G. : – *J'essaie de comprendre les diverses métamorphoses (anamorphoses ?) du nom de Nausicaa. Car le travail du nom propre est fondamental dans le geste mythique. Svenbro écrit qu'il n'y a pas de mythe sans travail du nom propre. Je sens très fort de travail de légitimation du nom propre de Nausicaa chez vous, notamment à cause des malaxages du nom. L'autre héroïne, Judith, n'est pas malaxée pareillement (raideur de celle qui incarne la norme, la rigidité normée du langage ?)*

Ch. P. : – *Nausicaa* écoute, reçoit, file : elle est souple et fluviale, ondineuse. « Rivièreuse », aurait dit Joyce. Judith est une figure de Loi, elle tranche. Mais ce n'est pas aussi simple parce que, parfois, des moments du récits accrochent au passage des figures réelles (souvenirs) qui font bouger les rôles et finissent même parfois par les intervertir (par exemple, en haut de la page 190, *Nausicaa* fait un peu... sa Judith !).

B. G. : – *Le remodelage du nom et de la figure de Nausicaa fait voir un geste de parodie de l'épique. « Nausicaa aime les exploits », est-il écrit au Chapitre I : mais il faut voir de quels contre-héros (gamins quéquette à l'air en marche militaire parodiée) sont ces « exploits » ! Pourquoi cette geste contre-épique ? Par dérision du matériau autobiographique ? Pour assurer la distance par rapport au modèle, comme nous le disions ci-dessus ? Pour rappeler plus ou moins consciemment l'origine du genre « roman » (dérivé, selon quasi tous les hellénistes et latinistes, de l'épopée) ?*

Ch. P. : – Parodie, oui : c'est l'un des outils du travestissement burlesque évoqué plus haut. Épopée renversée, évidemment. Épopée carnavalisée. Mais épopée *quand même* ! D'où l'ambiance « roman » de chevalerie, « chanson de geste » (même si en version quichottesque). Avec les sites obligatoires : la fontaine de Barenton, le Val-sans-Retour, Folle-Pensée, Pertuis-Néanti... Et, *passim*, le tour des piste des figures d'Iseut, de Tristan, d'Arthur ou du Chevalier au Lion !